

Zeitschrift: Le nouveau conteur vaudois et romand
Band: 80 (1953)
Heft: 10

Artikel: Découvrir ce qui est nôtre ! : l'adieu au petit berger de vaches
Autor: Landry, C.-F.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-228675>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 06.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Découvrir ce qui est nôtre !

L'adieu au petit berger de vaches

par C.-F. Landry

Ainsi, nous sommes en révolution ! Quelque chose se passe, à quoi, probablement, nous ne pouvions rien (car l'homme est si peu de chose devant lui-même ; et quand il se qualifie, tout fier, « d'apprenti sorcier », c'est bien de l'honneur qu'il se voudrait faire : apprenti, tant qu'on voudra ; sorcier, oh ! que non pas !)

Quelque chose change : pendant des milliers d'années, les gamins furent chargé de la garde du bétail. Ils s'en acquittaient tant bien que mal, un peu à la délavée... Mais il était juste que les vaches mangent quelques choux, quelque jardinage de bonne femme, ou un peu dans une pièce de blé, comme il était juste que des pères fâchés lèvent alors le bras ou le bâton. C'étaient là les hasards du hasard. On n'a déjà pas tant de distraction, dans ces endroits retirés que sont les campagnes.

Les gosses ? Ils avaient tant à y gagner, à cette garde des vaches. Ils y apprenaient la songerie, si nécessaire à un âge de l'humain ; ils y étiraient d'immenses après-midi ; vautrés devant un petit feu, ils voyageaient sur la volute de fumée ; ils savaient des choses que l'instituteur ne savait plus ou ne saurait jamais, s'il était de la ville : comment c'est, d'avoir le dos à la pluie et les genoux à l'ardent ; comment un feu c'est un peu un parapluie...

Les vaches ?

Elles y gagnaient aussi.

Faute de pouvoir toujours regarder passer des trains (il y a beaucoup de vaches et il y a si peu de trains) elles s'animaient, à entendre le cri mélancolique des petits garçons. Elles provo-

quaient leur fureur factice — ah ! je suis bien sûr qu'elles commettaient des fautes pour le pur plaisir d'entendre un bergerot se lever et s'érailler la voix, pour se faire croire à lui-même qu'il prenait violemment le parti de la Société contre le Désordre...

Il y avait beaucoup d'entente entre les vaches et les enfants.

Et voilà que ces dernières, ces récentes années auront réussi à « industrialiser » la petite garde du bétail. On avait déjà, ailleurs, le travail à la chaîne. On a maintenant ici la garde en fil de fer.

Songez une bonne fois à la richesse des mots-clefs : travail à la chaîne. C'est pesant, les chaînes ! Enchaîner le travail. Ça nous aura valu le prolétaire, ça nous aura conduit aux camps de concentration et aux chambres à gaz, parce qu'il n'y a pas une si grande différence que vous le pensez entre l'entrée, la porte de Renault, et la porte d'Auschwitz, et je me souviens très bien, trop bien de mineurs allant toucher leur lampe et ce n'est probablement pas si éloigné de pauvres types allant toucher un soi-disant morceau de savon, avant d'aller aux soi-disant douches d'une chambre d'extermination...

Nous voilà loin des vaches ?

Pas si sûr !

On gardera les bêtes avec un fil de fer sous faible tension électrique. Moi, je veux bien.

Et du même coup, voilà des enfants récupérés... pour autre chose. Et c'est justement l'« autre chose » que je crains. Nous avons vu comment le père Hugo

(que j'aime bien, mais tout de même, on peut lui reconnaître presque autant d'imbécillité que de génie) avait eu raison : « On ouvre une école, on ferme une prison ». C'était joli à dire : mais les écoles ont avant tout encouragé la méchanceté humaine ; l'Eeclésiaste était plus près de la vérité : « Celui qui augmente sa science augmente son malheur. »

Donc, fini, d'être petit berger, de trôler, de traînasser dans une fainéantise motivée. On fera autre chose. Les instituteurs se sont longtemps plaints de ces heures de « garde » ; ils sont les spécialistes de l'enfance, et ce n'est pas peu dire... Ils ne savaient donc pas ce qu'est un enfant, quel songe-creux, quel dormeur-debout... Et que nos connaissances véritables, les plus utiles, nous viennent par osmose, en s'imbibant, et pas du tout en « apprenant ».

Comment diable, bientôt, un enfant saura-t-il ce qu'est LE PAYS ? Cette chose qui, au cours des heures de garde, lui entrait au profond, se tissait à sa vie, dans cette négligence suprême qui est une forme raffinée du soin.

Vous vous souvenez, Danton : « On n'emporte pas la Patrie à la semelle de ses souliers. » — C'était vrai, pour les souliers. Mais peut-être emportait-on la Patrie aux fibres de son enfance. Un sentiment d'amour, c'est fait de tas d'heures ennuyeuses, creuses, lentes... de copains en maraude qui ne gardaient plus leurs vaches pour venir vers votre feu.

Je ne suis pas contre le Progrès : je ne le crois pas d'usage facile.

Il me semble que ce fil de fer (à quoi les vaches ont très vite réagi, ce qui prouve que ces bêtes ne sont pas si bêtes), il me semble que ce fil de fer est un coup vache (c'est de circonstance) que le Progrès porte aux enfants autant qu'au bétail. Le bétail, peuh !

encore que j'adore les vaches, si loin de nous qu'on se demande parfois, quand on prend la peine de les considérer, si on rêve, si on est dans la lune ou dans un temple Aztèque... Le bétail, il s'y fera.

Mais les enfants ?

Chaque fois que l'humanité a progressé, c'était un petit bien pour un grand mal : on invente la fourchette, d'accord, mais on invente le canon à poudre à peu près au même moment.

Et puis, je n'aime pas les robots.

Alors quoi ? C'est ce truc carré, pendu à un piquet, qui garde les vaches.

Vous trouvez ça drôle ?

Demain, un monsieur viendra vous voir avec des comprimés ronds, comme des aspirines. Il vous dira : Dézaley ou La Côte ? Vous mettez cette pilule dans un verre d'eau.

Ça sera peut-être encore — une fois de plus — fait avec du hongrois à quinze centimes les deux litres. Mais nous parlions de vaches : j'ai connu des tas de gens qui avaient gardé les vaches ; ils n'avaient pas l'air d'accumulateurs, mais ils avaient pris dans cette enfance un mélange de poésie involontaire et de sens des réalités qui leur aidait à être hommes.

Ça venait peut-être d'avoir été petit berger ?

Quoi qu'il en soit, les vaches ont l'air de s'ennuyer plus que d'habitude. On leur avait déjà pris la fumée des trains et maintenant on leur prend la compagnie des gamins. C'est triste !

J. DIEMAND S.A.
INSTALLATIONS SANITAIRES
LAUSANNE
Tél. 22 84 91